

# Deixis -Anaphore, Approche Contrastive

Homa Lessan Pezechki ■

Professor Assistant, Université Chahid Behecti □□

## Abastract

Les notions souvent subjectives de distance et d'écoulement du temps ne peuvent pas être toujours mesurées. Ainsi la désignation de l'espace-temps s'avère difficile. L'attention portée à ce problème a conduit les grammairiens et les linguistes à mettre l'accent sur une classe d'éléments: les déictiques. Dans cet article, nous avons essayé de réfléchir sur des concepts comme anaphore, cataphore, diaphore, endophore, exophore, etc. car les nuances qui touchent la deixis ne se limitent pas au désaccord sur la définition de l'anaphore et de la deixis.

Après avoir fait un exposé systématique, au début de notre étude, nous avons mis en relation les déictiques français et leur correspondants persans.

**Keywords:** *deixis, anaphore, cataphore, diaphore, endophore, exophore, deictique*

## 1. Introduction

Les notions souvent subjectives de distance et d'écoulement du temps ne peuvent pas être toujours mesurées. Ainsi la désignation de l'espace-temps s'avère difficile. L'attention portée à ce problème a conduit les grammairiens et les linguistes à mettre l'accent sur une classe d'éléments: les déictiques.

On retrouve dans les langues des mots accompagnés ou non de gestes paraverbaux pour concevoir et exprimer l'espace et le temps.

Pour une première approche de la deixis et pour définir les relations qui



existent dans un énoncé entre l'homme, sa parole et les objets qu'il veut montrer, nous citons J. Dubois & ali. [1]:

"Tout énoncé se réalise dans une situation que définissent des coordonnées spatio-temporelles: le sujet réfère son énoncé au moment de l'énonciation, aux participants à la communication et au lieu où est produit l'énoncé. Les références à cette situation forment la deixis, et les éléments linguistiques qui concourent à "situer" l'énoncé (à l'embrancher sur la situation) sont des déictiques. La deixis est donc un mode particulier d'actualisation qui utilise soit le geste (deixis mimique), soit des termes de la langue appelés déictiques (deixis verbale). Le déictique, ou présentatif, est ainsi assimilé à un geste verbal (équivalence entre donne assorti d'un geste et donne ceci.)"

Cependant il est à noter que la notion de deixis n'est pas aussi récente que l'on croit. Elle existait déjà dans l'Antiquité. Et c'est pour cette raison qu'un rappel historique s'impose.

## 2. Rappel Historique

L'étude étymologique du mot deixis nous montre la provenance de ce terme, qui est issu de l'ancien verbe grec "deiknumi", signifiant "montrer, indiquer, désigner". Pour les grammairiens grecs, le terme "anaphore" s'appliquait aux relatifs, aux ligatures qui assurent aux discours sa cohérence interne tandis que le mot deixis avait le sens de "montrer, indiquer par la parole ou le geste".

Dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, le grec Apollonios Dyscole opposait, à propos des démonstratifs grecs, un emploi déictique (gestuel) et un usage anaphorique (contextuel).

Les écrits de M. Kesik [2], complétés par ceux de G. Kleiber, nous aident à dresser un inventaire des appellations diverses de ces expressions dont la valeur référentielle dépend de l'environnement spatio-temporel de l'occurrence: déictiques selon Brugmann et Bühler ; Jespersen puis Jakobson



appliquent le terme de schifters ou embrayeurs, Reichenbach token-reflexives, Peirce, index, Benveniste, expressions sui-référentielles, Bar-Hillel, expressions indexicales et Burks, symboles indexicaux, Kleiber (1983) opte pour symbole indexical, qui marque la coexistence d'un sens dénotatif et de la valeur d'indice.

Cependant les recherches linguistiques qui tendent à proposer une meilleure définition de la deixis se sont intensifiées d'une manière remarquable, mais la base des résultats n'est pas fondamentalement différente. Les nuances qui touchent la deixis ne se limitent pas au désaccord sur la définition de l'anaphore et de la deixis, mais elles engendrent aussi un domaine de réflexion sur des concepts comme anaphore, cataphore, diaphore, endophore, etc.

### 3. Les Définitions des Dictionnaires

On retrouve des définitions presque identiques mais insuffisantes dans le Petit Robert et Petit Larousse, concernant le mot "déictique":

Petit Robert (1988): "Qui sert à montrer, à désigner un objet singulier. (...). N. M. Les déictiques dépendent de l'instance du discours, de l'énonciation."

Petit Larousse (1989): "qui sert à désigner, à montrer."

Le Dictionnaire de Didactique des Langues[3] approfondit la définition:

"Classe de mots dont le sens référentiel ne peut être défini que par renvoi à la situation ou au contexte, et plus particulièrement au locuteur et à l'auditeur d'un acte de parole donné."

On retrouve la définition suivante chez J. Dubois & al. et O. Ducrot et T. Torodov:

"On appelle déictique tout élément linguistique qui, dans un énoncé, fait référence 1) à la situation dans laquelle cet énoncé est produit, 2) au moment de l'énoncé (temps et aspect du verbe), 3) au sujet parlant (modalisation) ; ainsi les démonstratifs, les adverbes de lieu et de temps, les pronoms



personnels, les articles, ("ce qui est proche" opposé à "ce qui est lointain", par exemple) sont des déictiques ; ils constituent les aspects indiciels du langage"[1].

"On appelle "déictiques" des expressions dont le référent ne peut être déterminé que par rapport aux interlocuteurs (...). Ainsi les pronoms de la 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> personnes désignent respectivement la personne qui parle et celle à qui on parle. Il existe dans beaucoup de langues des couples d'expressions dont les éléments ne se distinguent l'un de l'autre que par le fait que l'un seulement est déictique (le premier de chaque couple dans la liste qui suit):

ici (=à l'endroit où se passe le dialogue) vs là.<sup>1</sup>

Hier (=la veille du jour où nous parlons) vs la veille

en ce moment (=au moment où nous parlons) vs à ce moment"[4].

#### 4. Approches de la Deixis dans les Ouvrages de Linguistique

##### A) La Conception Traditionnelle de la Deixis, Dite Aussi Conception "Égocentrique"

Traditionnellement la deixis a pour pivot central la position de l'énonciateur dans l'espace. C'est ainsi que l'opposition classique proche/lointain ou, en termes plus modernes proximal/distal, repose sur une appréciation de distance calculée à partir de la situation de l'énonciateur dans l'espace extérieur. Cette théorie traditionnelle est à la fois égocentrique et localisatrice: elle ne considère que les lieux de l'espace physique et ne prend pas en considération, comme peuvent le faire les conceptions modernes, l'espace textuel. Cette théorie égocentrique et localisatrice est abondamment représentée par les grammaires scolaires et elle donne des signes de persistance chez des linguistes aussi réputés que Claude Hagège ou Catherine Kerbrat-Orecchioni ou encore T. Fraser et A. Joly [5].

Ainsi ces derniers insistent beaucoup sur le rôle de l'énonciateur. Les

déictiques, pour eux, sont les items qui entraînent l'obligation de tenir le plus grand compte des situations concrètes dans lesquelles s'exerce l'activité de langage. Selon eux, le "moi" fonctionne comme "clef de vo«te de l'ensemble" à l'égard du système déictique.

L'approche de C. Kerbrat-Orecchioni est assez voisine, mais elle insiste sur la variation des référents en fonction des situations d'énonciation. Voici comment elle définit les déictiques:

"(...) ce sont les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel (sélection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir

- le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé,
- la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire.

Il importe d'insister sur ce point qui prête à de fréquentes méprises: ce qui "varie avec la situation", c'est le référent d'une unité déictique, et non pas son sens, lequel reste constant d'un emploi à l'autre" [2].

On retrouve chez J. Lyons une prise en considération très importante de l'énonciateur et de l'acte de l'énonciation:

"The terme "deixis" [...] is now used in linguistics to refer to the function of personal, and demonstrative pronouns, of tense and a variety of other grammatical and lexical features which relate utterance to the spatio-temporal coordinates of the act of utterance" [6].

L'idée que le moi de l'énonciateur est le pivot de la deixis se retrouve chez Claude Hagège dont toute la théorie est centrée autour de la notion d'égophore [7]. Cette théorie a fait l'objet d'une contestation massive lors du Colloque International sur la Deixis qui s'est tenu à Paris en mai 1990. L'opposition venait principalement de Laurent Danon-Boileau et Irène



Tamba, exposant une théorie consensuelle de la deixis et de Georges Kleiber défendant une théorie occurrentielle de la deixis, inspirée des travaux du logicien Reichenbach.

## B) Les Théories Consensuelles ou Intersubjectives de la Deixis

L'idée de base est que la deixis n'est pas centrée fondamentalement autour du moi de l'énonciateur, mais qu'elle s'édifie, tout d'abord, autour de la relation moi/toi et de l'espace interlocutif qui lui sert de cadre.

D'un point de vue génétique, l'enfant ne découvre pas son identité propre, son moi, à l'aube de ses activités de langage. C'est très tardivement que le jeune locuteur se positionne comme je dans un espace désigné par ici. Cet espace étroit, qui s'oppose à l'espace d'autrui, relève selon Danon-Boileau d'une deixis de rupture, dans laquelle se brise l'unité originelle fondamentale qui relie dans un même espace mental, ego et alter ego.

En français, ce sont les déictiques en a, comme ça et là, qui sont caractéristiques de cette deixis consensuelle de base. Alors que la théorie traditionnelle les classe comme lointains, l'examen des faits psychologiques, et notamment des faits cliniques, montre qu'ils témoignent, en fait, d'une proximité psychologique fondamentale et, pourrait-on dire "matricielle", entre locuteur et allocutaire. Dans les usages du ça et du là, primitifs, les partenaires de la communication ne s'opposent pas, ne se distinguent pas l'un de l'autre.

Ce sont les déictiques en i (dont Michel Maillard [8] a montré qu'ils étaient beaucoup plus tardifs que les déictiques en a (qui correspondent à cette deuxième étape dans la genèse de la deixis, que Danon-Boileau appelle la deixis de rupture. La notion de rupture dit bien ce qu'elle veut dire, à savoir que, à une certaine étape de son développement, le jeune locuteur rompt le lien fondamental qui le relie à son allocutaire. Laurent Danon-Boileau, qui est un angliciste, retrouve en anglais, avec l'opposition this/that, une dichotomie du même ordre. C'est seulement au cours de cette deuxième étape de la genèse déictique que l'opposition this/that pour l'anglais

ou ceci/cela pour le français va se trouver réinterprétée en termes de proche/lointain ou proximal/distal. Le résultat est que des mots comme cela ou là, selon qu'ils sont utilisés en deixis consensuelle ou en deixis oppositionnelle, vont avoir un comportement tout à fait différent. Prenons le cas de là. S'il est utilisé en deixis consensuelle de base, il signifiera le lieu commun entre énonciateur et co-énonciateur: on est là (= nous sommes là). Si maintenant là est utilisé en deixis de rupture, il désignera le lieu de l'autre à l'exclusion du lieu occupé par le moi: mets-toi là, moi, je me mets ici.

Cela revient à dire que les déictiques en a ne doivent pas être considérés comme des déictiques de type distal mais comme des déictiques non-marqués, qui peuvent certes marquer une distance quand ils fonctionnent en opposition avec les déictiques en i, mais qui peuvent aussi, quand ils ne sont pas opposés aux précédents, assumer la valeur de proximité de ces derniers et des valeurs consensuelles qui n'ont rien à voir avec l'idée d'une distance spatiale. En anglais, l'opposition this/that semble aussi être du type marqué/non-marqué. Irène Tamba, quant à elle, cite des faits assez voisins concernant le japonais.

Elle apporte ainsi une modification capitale au fonctionnement du paradigme traditionnel en s'appuyant sur les travaux de A. Mikami.

"Moi/ici/maintenant" évolue en "nous/ici/maintenant". Elle souligne que "les interlocuteurs (...) partagent un champ indivis de référence spatio-temporelle (l'ICI-MAINTENANT d'un Nous collectif)"[9].

### C) La Conception Occurrentielle de la Deixis

Dans cette théorie, inspirée, comme nous l'avons dit, du logicien Reinchenbach, Georges Kleiber met au second plan la question de l'énonciateur et celle du co-énonciateur pour centrer son attention sur les rapports que l'occurrence du déictique entretient avec l'espace où il apparaît. Cette prise en compte fondamentale de l'occurrence signifie un changement radical de perspective comme Georges Kleiber le rappelle lui-même:

"Ce tournant capital, on le doit au XX e siècle à un logicien, H. Reichenbach, qui, avant E. Benveniste et sa thèse de la



sui-référentialité, a perçu que la spécificité première des expressions déictiques ou token-reflexives, comme il les a baptisées, résidait dans un retour obligé à leur propre occurrence"[10].

Les distances sont estimées entre l'item déictique et son référé, sans tenir compte, a priori, de la position de l'énonciateur et même de son existence. C'est ainsi que ceci, par exemple, implique un référé proche de son occurrence dans l'espace où le pronom apparaît, que cet espace soit l'espace physique extérieur ou l'espace interne à un texte. Dans un texte, le lecteur est invité à rechercher le référé de ceci dans l'environnement immédiat de son occurrence, et il est clair que la position de l'énonciateur dans l'espace physique n'a pas à être prise en considération. Le système fonctionne même si on ignore tout de l'auteur du texte. Il en va ainsi dans ces cas très clairs présentés par Kleiber, du type: Ceci est un médicament ou encore Eteindre sa cigarette ici.

Que le déictique soit pronominal ou adverbial ne change rien au fait que le référé est à chercher dans l'environnement immédiat du mot. Dans le cas de ceci est un médicament, seule compte la contiguïté de l'item lui-même et du flacon tout proche, contenant le médicament en question.

Quant à l'énonciateur, il constitue un paramètre secondaire. On ne tiendra compte de lui que s'il figure lui-même dans l'environnement immédiat de l'occurrence du mot. C'est ce qui se passe quand une personne, tenant un objet dans la main, dit à ceux qui l'entourent: Regardez bien ceci. Dans ce cas, effectivement, la distance va être appréciée, calculée en tenant compte de la place qu'occupe le corps de l'énonciateur dans l'espace physique. Mais cette donnée, qui était au fondement même de la théorie traditionnelle de la deixis, va devenir une donnée secondaire dans la théorie occurrence-tielle de Georges Kleiber. C'est ce qui fait dire à celui-ci que sa théorie est plus "puissante" que les théories de ses devanciers: elle explique davantage de cas. Mais elle ne les explique pas tous, comme nous le verrons. Néanmoins, nous pouvons retenir sans réserve, la définition qu'il donne des déictiques:

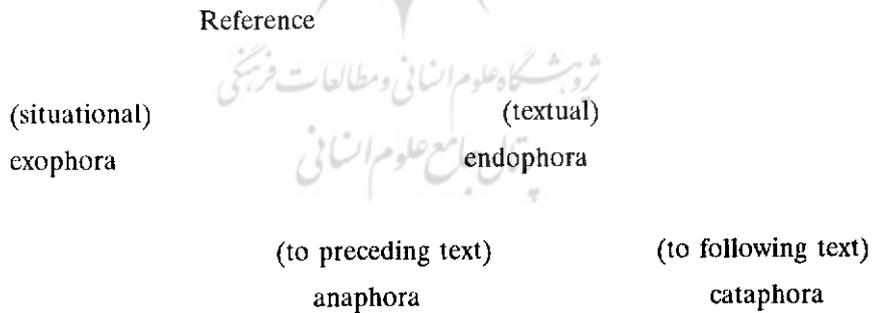


"Les déictiques sont des expressions qui renvoient à un référent dont l'identification est à opérer nécessairement au moyen de l'entourage spatio-temporel de leur occurrence. La spécificité du sens est de "donner" le référent par le truchement de ce contexte"[10].

### D) La Deixis Textuelle

Dans ce domaine, l'apport principal est celui de Halliday qui, de 1962 à 1976, a approfondi et affiné sa théorie. Dans *Cohesion in English*, Halliday et Hasan (1976) réunissent les déictiques sous la fonction d'endophore quand l'appui contextuel est indispensable au repérage du référent comme antécédent (anaphore), ou subséquent (cataphore). Ils opposent à l'endophore (ou référence textuelle), l'exophore (ou référence situationnelle), quand le référent est repérable en situation.

Nous reproduisons ici, le schéma illustrant les propos de ces deux auteurs:



Et si la référence ne s'appuie ni sur la situation, ni sur le contexte verbal, il y a homophore selon Halliday [11].

Notons au passage que M. Maillard (1974) regroupe les deux termes endophore et exophore, sous la dénomination commune de diaphore, que nous allons aborder, après avoir passé en revue la deixis exophorique et endophorique.



## 5) Exophore/Endophore

### A) La Deixis Exophorique

La deixis exophorique réfère a un lieu d'existence hors discours, c'est-à-dire que nous avons un référé extradiscursif, tandis que la deixis endophorique renvoie à un référé intradiscursif.

Un double exemple tiré de notre corpus représente un terme exophorique qui renvoie au situationnel et un autre qui est lié au texte, et qui est donc endophorique.

Hélicon: - (...) Mais je me reprends, ne crains rien, je me reprends. Simplement ceci ... Regarde, tu vois ce visage ? Bon. Regarde-le bien. Parfait. Maintenant tu as vu ton ennemi [12].

helikon: vali / man / xod-am/ râ / eslâh / mi-kon-am / hic / tars na-dâste bâs? / man / xod-am / râ / eslâh / mi-kon-am / faqat / in ... negâ kon / to / in surat / râ / mi-bin-i / xob / xub / ân / râ / negâh kon / âli / hâla / to / doşman-at / râ / dide-i.

Hélicon: mais / moi / moi-même / part. obj. / rectification / fais / nulle peur / n'aie pas / moi / moi-même / part. obj. / rectification / fais / seulement / ceci / regard fais / toi / ce visage-ci / part. obj. / vois / bon cela / part. obj. / regard / fais / parfait / maintenant / toi / ton ennemi / part. obj. / as vu

Le terme endophorique ceci "in" est le support d'une cataphore interprastique et ce visage "in surat" représente le terme exophorique qui renvoie à la situation.

Dans l'exemple suivant, emprunté à Kleiber[10], nous pourrions bien vérifier que pour identifier le lieu visé par ici, en exophore, on n'a en aucune façon besoin d'un retour au locuteur: "Eteindre sa cigarette ici."

Nous sommes là dans un pur cas d'exophore puisque ici ne réfère pas à du texte mais bien au support matériel que constitue le cendrier fixé au mur. Il peut donc y avoir exophore sans geste de monstration et sans la présence du corps de l'énonciateur. La faible distance entre le mot ici et son référent, le cendrier, s'apprécie sans tenir compte le moins du monde de l'énonciateur

anonyme qui est à l'origine de ce message.

On retrouve la même explication dans l'exemple proposé par E. Almeida,[1] concernant les pancartes qui invitent les propriétaires des chiens à faire faire leurs besoins à ces animaux dans des endroits prévus à cet effet. Ces pancartes représentent une tête de chien assortie de ces mots: "Ici, je fais ce que je veux."

C'est la proximité occurrenceielle de ici, de la figurine et de l'enclos qui permet l'interprétation. Elle explique qu'en fait il n'y a pas de repérage référentiel possible en l'absence d'un allocutaire/énonciataire (en l'occurrence, le maître du chien), mais que la présence de l'énonciateur (ici, l'auteur de la pancarte) n'est nullement indispensable pour le repérage du référent d'un déictique.

Ainsi il existe des situations où il n'y a pas d'interlocution, ou encore des situations où le locuteur présume que son interlocuteur a déjà à l'esprit le référent auquel il veut référer.

C'est exactement ce qui se passe dans le cas d'une vignette de faïence que nous avons trouvée sur un marché et qui comporte ce simple énoncé: C'est ici. Le référent n'était pas présent dans les lieux, mais on pouvait deviner quelle était sa nature en référant à l'environnement de cette vignette, à savoir un ensemble de vignettes du même genre portant les mentions: Salle de bain, chambre, bureau, etc. Il était évident, dans ce contexte, que la vignette C'est ici était destinée à être collée sur une porte et qu'elle désignait une des pièces de la maison, la plus petite, "celle où le roi va seul". Il s'agit bien là d'une exophore. L'énonciateur était présent sur les lieux, puisque la personne qui vendait ces vignettes étaient aussi celle qui les avait conçues et réalisées. Mais il était clair que le repérage du référent n'avait rien à voir avec la présence de cette personne, qui aurait très bien pu être remplacée par un vendeur anonyme.

## B) La Deixis Endophorique

Ce que nous avons dit à propos de la deixis exophorique (à savoir que la

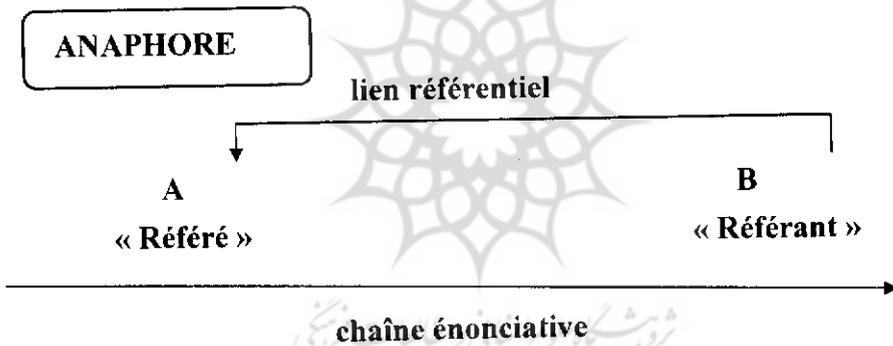




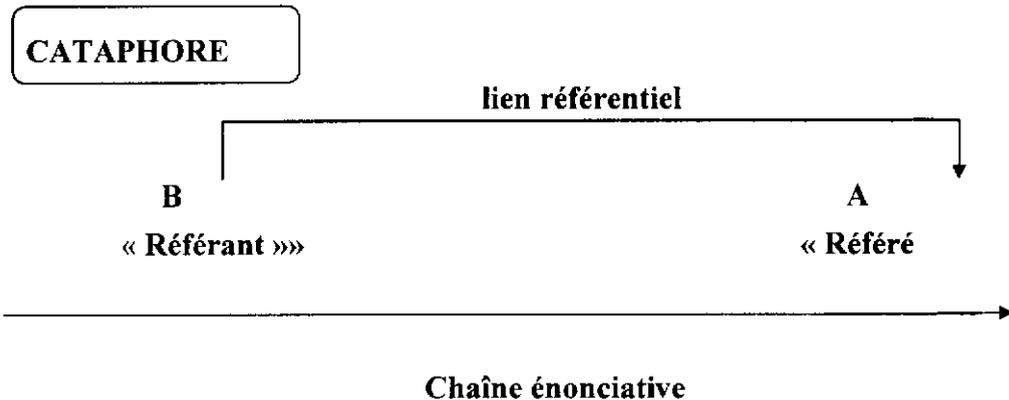
présence de l'énonciateur n'était pas indispensable au bon fonctionnement des déictiques (nous pouvons le redire, avec de meilleures raisons, à propos de la deixis endophorique. Ici encore le problème de la position de l'énonciateur dans l'espace- temps est le plus souvent tout à fait secondaire et la seule chose qui importe c'est la distance textuelle entre le déictique et son référé, qui peut être, selon les cas, antécédent (anaphore) ou subséquent (cataphore). Voici les schémas que M. Maillard a proposés dans un article de la revue Langue Française.

### a) Schéma des Différentes Références Textuelles

#### I. Schéma de l'anaphore

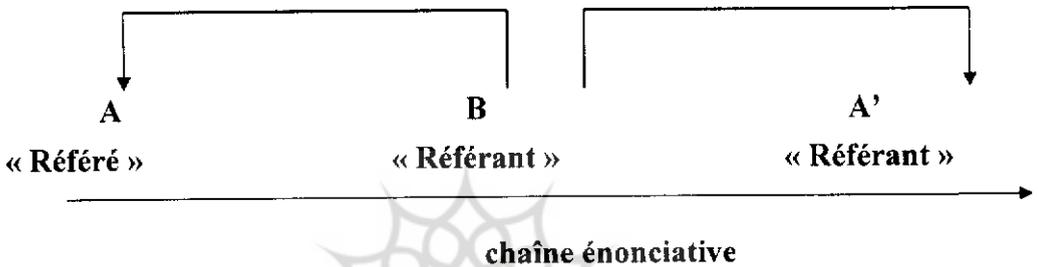


II. Schéma de la cataphore: A l'inverse de l'anaphore, quand le référé suit le référant sur la chaîne énonciative, le lien référentiel porte le nom de cataphore. Michel Maillard présente la cataphore par le schéma suivant:



**III. Schéma de la diaphore:** Ce terme suggéré à M. Maillard par Roland Barthes [13] couvre les deux concepts d'anaphore et de cataphore et ne tient pas compte de l'orientation vectorielle:

**DIAPHORE**



**b) Considérations Théoriques sur la Deixis et la Diaphore**

Les schémas s'éclaircissent à la lumière des définitions fournies par M. Maillard[13]. Il appelle "référant": "le segment qui doit être mis en rapport avec une autre partie de la chaîne, et "référé" ce qui est impliqué par le référant" tandis que "le lien référentiel" est le rapport sémantique qui s'établit entre les deux.

Dans l'anaphore, le référé précède le référant, dans la cataphore c'est l'inverse, le référé est en aval du référant. Quant à la diaphore c'est le nom général qui subsume ces deux figures textuelles particulières.

Il faut envisager aussi le cas de l'ana-cataphore, type de diaphore particulier dans lequel un même morphème réfère tout à la fois au texte antécédent et au texte subséquent. Ceci est très fréquent à l'oral, comme dans l'exemple suivant: ça m'intéresse, ce que tu me dis. Dans ce cas le déictique ça anticipe par cataphore sur la subordonnée nominale qui suit: ce que tu me dis, mais, en même temps, renvoie de toute évidence, par anaphore, à ce qui vient d'être dit par le coénonciateur.



Dans le cas que nous venons d'examiner, le processus de référence est assumé par le déictique ça, mais le problème est de savoir si d'autres éléments que les déictiques peuvent assurer les références textuelles.

Selon Fraser et Joly[14], la différence qui existe entre les deux types de deixis, exophorique et endophorique, n'est que typologique, et ils jugent, "analytiquement regrettable de réduire la deixis (...) à la seule exophore amémorielle (celle qui suppose la présence effective, physique de l'objet désigné), regrettable aussi d'opposer un déictique à un anaphorique".

Contrairement à ces auteurs, G. Kleiber maintient une distinction deixis/anaphore, malgré la dénonciation de l'opposition déictique/anaphorique par Fraser et Joly.

Selon Kleiber:

"Une expression anaphorique est une expression qui marque avant tout la continuité avec un référent déjà placé dans le focus, alors qu'une expression déictique a précisément pour rôle d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur un nouvel objet de référence" [15].

Mais il faut noter qu'il ne les oppose pas d'une manière directe et son approche de type cognitif est, selon lui, une approche mémorielle qui renonce au critère textuel et promeut le critère de saillance préalable pour définir l'anaphore [16].

Il a été objecté à G. Kleiber (notamment au colloque sur la deixis (que la notion de "saillance" était difficilement délimitable. Nous préférons, quant à nous, conserver la notion d'ancrage textuel. Comme nous travaillons sur des textes et sur leurs traductions, il nous paraît plus opératoire de rechercher un antécédent aux anaphoriques plutôt que de spéculer sur des phénomènes mentaux difficilement vérifiables.

Ainsi, dans un texte de facture classique, un terme tel que il nous invite à chercher au morphème un répondant de nature nominale, quelque part dans le texte. Le premier réflexe du lecteur sera de chercher ce correspondant nominal en amont de l'occurrence, conformément à l'emploi massivement



anaphorique du morphème.

Pendant, si cette quête ne donne pas de résultat, reste la solution de poursuivre la recherche en aval de l'occurrence, pour voir si, par hasard, il n'avait pas un contenu nominal subséquent. Dans ce cas on aurait affaire à une cataphore.

Selon M. Maillard, il est à la fois discutabile d'identifier les déictiques et les anaphoriques comme le font Fraser et Joly et discutabile aussi d'opposer deixis et anaphore à la manière de Kleiber. Premièrement, s'il est vrai que tous les déictiques peuvent fonctionner en endophore, il n'est pas vrai que tous les anaphoriques soient des déictiques. C'est ainsi que le morphème *le* (connu traditionnellement sous le nom de *le "neutre"* (fonctionne en anaphore comme en cataphore mais peut difficilement être tenu pour un déictique puisqu'il n'a aucune force ostensive et ne peut jamais fonctionner en exophore. Il est si peu déictique qu'il est commutable avec l'anaphore zéro ; c'est ainsi qu'on peut dire à volonté *je le sais* ou simplement *je sais*. Or, on peut difficilement ranger l'anaphore zéro sous la rubrique deixis, à moins de gommer complètement l'origine étymologique du terme grec et de considérer arbitrairement comme déictique tout élément qui, dans un texte, est susceptible de référer en aval ou en amont de son occurrence. M. Maillard estime donc qu'il a deux types de morphèmes endophoriques: les endophoriques déictiques, qui ont la capacité de fonctionner en exophore, et les endophoriques non-déictiques, qui n'ont d'autres références que discursives, et ne sont jamais employés dans l'exophore. Ces endophoriques purs ne sont pas très nombreux, mais on peut citer pour le français des morphèmes tels que *en* ou *encore* ce *le* dit "neutre" dont nous venons de parler, sans oublier, bien sûr, les anaphores et cataphores zéro.

Soit la série suivante, proposée par M. Maillard:

- Je le sais.
- Ça, je sais.
- Ça, je le sais.

Le morphème *le* du premier exemple, indice personnel régime[6], est un



anaphorique non-déictique, puisque le référé n'est pas désigné. Ce le est si peu déictique qu'il peut être effacé: je sais (anaphore zéro). Par contre, dans le deuxième exemple, ça est anaphorique et déictique à la fois, car il renvoie au même antécédent, mais avec une valeur ostensive. Et, dans le dernier énoncé, le anaphorise - sans ostension aucune - l'ostensif ça.

M. Maillard marque aussi ses distances avec l'opposition kleibérienne entre anaphore et deixis. Associer la deixis à la nouveauté et l'anaphore au rappel mémoriel revient à éliminer la cataphore, ou à la réduire simplement à la deixis. En effet la cataphore, elle aussi, est liée à l'idée de référence nouvelle puisqu'elle anticipe sur quelque chose qui n'a pas été encore énoncé. Ce que dit G. Kleiber de l'anaphore, et notamment du il anaphorique, n'est pas extensible à la cataphore et, en particulier, au il cataphorique. Il importe de préserver le caractère spécifique de la cataphore, qui ne saurait être réduite ni à l'anaphore ni à la deixis. On ne doit pas, non plus, réduire le morphème il à un anaphorique opérant un rappel du déjà connu car ce même morphème il, outre qu'il peut anticiper du nouveau, peut également se vider de toute référence dans l'impersonnel. Dans une expression comme il faut du pain, il est impensable de considérer il comme un anaphorique renvoyant à des connaissances antérieures.

La notion de diaphore, proposée par M. Maillard dès 1974 sur une suggestion de R. Barthes, a le mérite de ne pas préjuger de la nature déictique ou non déictique du morphème référentiel, de ne pas exclure l'exophore de l'endophore et inversement, et de ramasser sous un même terme les figures spécifiques de l'anaphore, de la cataphore et de l'ana-cataphore. Dans tous les cas, il y a une traversée des signifiants qui s'opère dans l'espace textuel avec accompagnement ou non d'un repérage dans l'espace physique.

Quand il n'y a pas traversée référentielle et que la référence se fait pour ainsi dire à la verticale entre le morphème référentiel et son référent, on se trouve dans un cas que M.A.K. Halliday dès 1962 - et M. Maillard à sa suite (ont appelé un cas d'homophore. Il en va ainsi quand un déictique tel que ça désigne son référent dans un dicton ou une maxime familière, sans qu'il y ait



rappel ou anticipation textuels: les hommes ne pensent qu'à ça. Une commutation est possible entre ça et la chose, et tout ceci fonctionne par convention, codage préalable ; et chez l'adulte, en tout cas, il y a une saisie immédiate du référent désigné.

Après ces quelques éclaircissements préalables nous allons entrer plus en détail dans les différents types d'anaphores et de cataphores. La référence au texte est d'une amplitude très variable car l'antécédent ou le subséquent du référant est tantôt un simple terme, tantôt un fragment de discours ou de récit plus ou moins long. Quand la référence se fait à un simple terme ou segment d'énoncé -par ex. un nom propre -la référence est appelé segmentale par M. Maillard. Quand l'anaphorique ou la cataphorique réfère à tout un discours, le résume en quelque sorte, après coup ou par avance, la référence est dite résomptive.

Certains morphèmes du français sont spécialisés dans l'anaphore ou la cataphore segmentales -c'est le cas de il/elle -d'autres sont spécialisés dans l'anaphore ou la cataphore résomptives, c'est le cas de le dit "neutre", qu'il serait plus judicieux d'appeler le "résomptif". Ainsi dans l'énoncé il le sait, le morphème il est un anaphorique segmental, qui renvoie à un syntagme nominal, qui peut être un simple nom propre tel que Pierre ou Paul. En revanche, le morphème le, dans le même énoncé, renvoie le plus souvent à un fragment de discours, éventuellement représenté par une proposition, placée soit avant soit après l'occurrence du référant: Tout ce que tu viens de dire, il le sait (le fonctionne ici comme anaphorique résomptif) ou encore, Il le sait, tout ce que je vais te dire (ici le fonctionne comme cataphorique résomptif).

En dehors de cette opposition segmentale/résomptive, nous devons tenir compte également de la nature grammaticale du segment référant lui-même. Il peut s'agir d'un simple pronom ou indice pronominal, comme dans le cas de il et le, mais il peut s'agir parfois d'un groupe nominal composé d'un déterminant et d'un substantif. Un syntagme tel que cet homme peut très bien fonctionner comme anaphorique dans un texte et renvoyer à une première mention, se présentant sous la forme un homme. Dans ce cas, l'élément



anaphorique est représenté par le démonstratif *cet*. En français il y a un cloisonnement très net entre les déictiques anaphoriques qui ont un fonctionnement pronominal comme celui-ci (appelé traditionnellement pronom démonstratif) et ceux qui ont un fonctionnement adjectival comme *cet* (appelé traditionnellement adjectif démonstratif). En termes plus modernes, on peut dire avec Fraser et Joly que celui-ci tient un rôle supplétif (il supplée à l'expression du syntagme nominal) tandis que *cet* a un rôle adjonctif (il s'adjoit à un élément nominal mais ne peut suppléer à l'expression de ce dernier).

Si les supplétifs et les adjonctifs sont en général bien distingués dans la morphologie française (ça n'est que supplétif et ne peut être adjonctif (il n'en va pas de même dans la morphosyntaxe du persan, puisque les démonstratifs *in* et *ân* peuvent fonctionner comme supplétifs et adjonctifs sur le plan syntaxique, tandis que sur le plan référentiel, ils peuvent avoir aussi bien une référence segmentale qu'une référence résomptive).

En analysant l'emplacement textuel des mots, nous nous retrouvons en face de trois réalités linguistiques différentes, définies explicitement par M. Maillard:

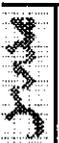
"Nous dirons qu'un fragment énonciatif quelconque est soit "aphorique", soit "anaphorique" et/ou "cataphorique" relativement au contexte. Il est "aphorique" s'il est parfaitement clos sur lui-même et n'implique pas le texte. Il est "anaphorique" s'il suppose l'énoncé antécédent, et "cataphorique" s'il se rapporte à l'énoncé subséquent" [13].

Les exemples suivants, tirés de notre corpus, illustrent parfaitement ce phénomène diaphorique:

### C) Exemples de Diaphores

**I. Anaphores:** Nous allons mettre en relief les définitions que nous venons d'exposer avec quelques exemples significatifs:

Hélicon: Chère Caesonia, Caïus est un idéaliste, tout le monde le



sait.

helikon: kezoniâje / aziz / kâjus / jek / idéalist / ast / in / râ / hame / kas mi-dânad [12].

Hélicon: Caesonia / chère / Caius / un / idéaliste / est / ceci / part. obj. / toute / personne / sait /.

Caligula: - (...) gouverner, c'est voler, tout le monde sait ça.

kâligulâ: - (...) / hokumat kardan / dozdidan ast / in / râ / hame / kas / mi-dânad [12].

Caligula: gouvernement faire / voler est / ceci / part. obj. / toute / personne / sait

Comme nous pouvons le constater, les deux morphèmes anaphoriques le et ça ont pour antécédents respectifs les énoncés Caius est un idéaliste et gouverner, c'est voler. Il s'agit donc d'anaphoriques résomptifs, qui ne renvoient pas à un simple syntagme nominal, mais résument des énoncés. En d'autres termes, le et ça ont un contenu propositionnel. Si le fonctionnement référentiel de le et ça est ici tout à fait comparable, il n'en demeure pas moins que ces deux morphèmes sont très différents d'un point de vue morphosyntaxique. En effet ça occupe la place d'un constituant nominal et peut commuter avec un syntagme tel que cette chose. Il fonctionne donc ici comme un pronom au sens plein du terme. Par contre le occupe une position préverbale qui ne peut être occupée en aucune façon par un constituant nominal. Ce n'est donc pas un pronom à proprement parler mais un indice pronominal. Plus précisément le est un indice d'objet, marqué comme tel dans sa morphologie, alors que ça se présente sous une forme indifférenciée et n'offre pas de flexion casuelle, susceptible de varier avec ses fonctions grammaticales.

En outre, d'un point de vue référentiel général, ça, qui fonctionne ici en endopore pourrait très bien figurer en exopore. C'est donc un déictique à part entière. En revanche le ne saurait en aucune façon fonctionner en exopore. Il est cantonné dans l'endopore.

Toutes les différences que nous venons d'énumérer entre le et ça ne



peuvent en aucune façon se refléter en persan, qui traduit les deux par le même groupe in râ, comportant un démonstratif suivi d'un marqueur fonctionnel d'objet. Le persan, qui est limité dans le choix des morphèmes, ne distingue pas entre un anaphorique ostensif du type de ça et un anaphorique non-ostensif du type de le. Il ne dispose que d'un ostensif, à savoir in, qui remplace les deux morphèmes, le et ça.

Dans l'exemple suivant, qui nous présente également un anaphorique résomptif, le morphème français en, nous allons retrouver le même in, mais cette fois, dans un rôle adjonctif et non plus supplétif:

(...) Allons, ils auront fait des petits. Je ne m'en étonnerai pas [2].

χob / pas / bac?e / pas andâχte-and / az / in mozu' / taadzob / ne-mi-kon-am [12].

bon / alors / enfant / derrière ont jeté / de / ce sujet-ci / étonnement / ne fais pas

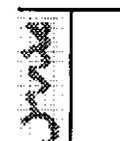
Comme on peut le voir, az in mozu' "de ce sujet" remplace le morphème en et résume la phrase antérieure, tout en ajoutant une dimension déictique ostensive, absente du morphème français. L'intérêt de cet exemple est de faire apparaître l'équivalence structurelle entre morphème anaphorique (en) et syntagme anaphorique (az in mozu').

**II. Cataphores:** On peut donner les mêmes explications que supra à propos des morphèmes cataphoriques:

(...). Nos amies, en effet ont ceci de commun avec Bonaparte qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué [12].

(...) / dar vâqe' / ma'suqehâje / mâ / in / vadzhe ešterâk / râ / bâ / nâpeleon bonâpârt / dârand / ke / hamiše / tasavor / mi-konand / ândzâ ke / hame / šekast xorde-and / ânâ / movafaq mi-šavand.

(...) dans vérité / amantes de / nous / cet / aspect commun / part. obj. / avec / Napoléon Bonaparte / ont / que / toujours / imagination / font / là / où / tout le monde / échec ont mangé /



elles / victorieuses deviennent.

Le morphème ceci, ainsi que son équivalent syntagmatique in vad(he es(terâk râ en persan, anticipe sur la partie d'énoncé qui succède, à savoir: qu'elles pensent toujours réussir là où tout le monde a échoué. Il s'agit comme supra de référence résomptive puisque les deux expressions cataphoriques, la persane comme la française, ont un contenu propositionnel.

Mais en observant l'exemple suivant, on s'aperçoit que le persan ne trouve pas toujours indispensable la présence d'un morphème cataphorique, même si le texte français est muni d'un terme qui ramasse en lui-même toute la proposition qui suit.

Je vous l'avouerais, je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce.

piše / šomâ / e'terâf / mi-kon-am / ke / man / madzube / in / môdzudâte rok / va / zomox-am [12].

chez / vous / aveu / fais / que / moi / attiré de / ces / créatures / francs / et rudes - suis

En français comme en persan, on pourrait avoir une construction continue du type: Je vous avouerais que je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce. En pareil cas nous n'aurions pas d'anticipation cataphorique de la seconde proposition, construite en hypotaxe. La présence du le résomptif cataphorique s'explique par la construction parataxique, les deux propositions étant simplement juxtaposées, même si la seconde est comprise comme le complément d'objet profond du verbe avouer. Pour que la parataxe soit admissible il faut que la place du C.O.D. du verbe avouer soit remplie par un morphème grammatical qui représente par anticipation l'objet profond du verbe.

En persan nous pourrions avoir une parataxe du même genre avec l'annonce cataphorique de l'objet propositionnel par le morphème in, muni du marqueur d'objet râ, mais cette construction serait plus ostensive et plus lourde en persan qu'elle ne l'est en français, dont le cataphorique le, vu sa brièveté et son aspect stéréotypé, est plus facile à construire que l'ostensif in



râ en persan. Le traducteur a donc eu raison de procéder comme il l'a fait.

**III. Ana-cataphores:** Il peut arriver qu'un même morphème implique à la fois le texte antécédent et le texte subséquent. C'est ce qui se passe dans les cas des ana-cataphores:

Tenez, savez-vous pourquoi on l'a crucifié, l'autre, celui auquel vous pensez en ce moment, peut-être ?

râsti / mi-dân-id / ke / barâjece / u / râ / maslub kardand / hamân kasi / râ / ke / šomâ / šâjad / dar / in lahze / dar bâreje / u / mi-andiš-id ? [12]

à propos / savez / que / pourquoi / lui / part. obj. / crucifié firent / cette même personne-là / part. obj. / que / vous / peut-être / dans / ce moment-ci / à propos de / lui pensez

Notons d'abord que le l' de on l'a crucifié a un contenu segmental et non pas propositionnel comme le précédent. Ce cataphorique anticipe en effet sur le syntagme indéfini l'autre, dont le contenu référentiel est d'ailleurs très flou. On ne peut donc pas considérer que la cataphore soit saturée par ce syntagme de référence vague, d'où les précisions qui suivent: celui auquel vous pensez en ce moment, peut-être. Le démonstratif celui est foncièrement pronominal puisqu'il commute ici avec un syntagme nominal tel que l'homme ou le personnage. Cela dit, le morphème celui n'est pas autonome et il appelle nécessairement une complémentation sous la forme du locatif -ci dans certains cas, ou sous la forme d'une relative déterminative comme c'est le cas ici. Cette relative introduite par auquel est censée préciser la référence de celui. Ce morphème celui est doublement orienté: d'une part il renvoie par anaphore à l'autre, d'autre part il appelle par cataphore les précisions référentielles qui suivent. On a donc à faire à un phénomène d'ana-cataphore. Dans le texte persan, on retrouve la même double orientation puisque hamân kasi renvoie par anaphore à u râ (lui + part. obj.) et appelle par cataphore la relative déterminative qui contient un second u, coréférentiel du premier, mais subséquent par rapport à l'occurrence du déictique, et qui n'a pas d'équivalent strict dans le texte français.



Notons que, malgré ce phénomène de diaphore complexe, le repérage du référent est difficile. Pour un lecteur francophone, élevé dans la culture chrétienne, c'est davantage le noyau prédicatif a crucifié qui évoque l'image du Christ plutôt que les arguments paranominaux qui en dépendent et dont la valeur référentielle est très floue. Pour un lecteur persanophone, le repérage du signifiant n'est pas plus facile, bien que la crucifixion évoque, chez la plupart, l'image de Jésus.

Signalons, à propos de ce passage, que la conception cognitive de l'anaphore chez G. Kleiber montre ici ses limites. Certes l'énonciateur postule un univers de connaissances partagées mais la présence du modalisateur peut-être prouve qu'il a des doutes sur le partage effectif des connaissances. En tout état de cause, le repérage du référent qui est dans l'esprit de l'énonciateur ne peut se faire sans appui textuel, en occurrence, le choix du verbe crucifier, qui aide considérablement le destinataire du message à faire la bonne hypothèse sur la valeur référentielle de l'autre. Nous ne pouvons donc pas souscrire à cette approche mémorielle qui renonce au critère textuel, par laquelle G. Kleiber tente de définir l'anaphore. S'il n'y a pas d'appui textuel, d'une manière ou d'une autre, l'anaphore ne peut pas fonctionner.

*IV. Aphorismes:* Comme nous l'avons dit, quand un fragment énonciatif quelconque n'est ni anaphorique ni cataphorique, il est dit aphorique par M. Maillard, qui joue ici sur les mots pour délimiter un élément clos sur lui-même et n'impliquant pas le contexte. C'est ainsi que l'article défini français est tantôt anaphorique, quand il suppose que la mention du syntagme nominal a déjà été faite, soit cataphorique, quand il anticipe sur une détermination ultérieure, soit enfin aphorique quand la référence se fait à la verticale, si l'on peut dire, sans rappel ni anticipation. C'est ce qui se passe dans les énoncés génériques.

La langue persane ne dispose pas d'articles comme le français, pour introduire les substantifs. Parmi ces derniers, ceux qui sont déterminés sont précédés en principe par un démonstratif ou tout simplement dépourvus de toute marque. Les trois substantifs de l'exemple suivant sont rendus en persan



sans l'adjonction du moindre morphème.

Le style, comme la popeline, dissimule trop souvent de l'eczéma.  
zibâjije kalâm / hamcôn / katâne abrišami / qâleban / pušeši-st /  
bar / zardezaxm [12].  
beauté de parole / comme / popeline / souvent / une couverture -  
est / sur eczéma

Cet énoncé est une véritable maxime, et comme le précisent C. & M. Maillard:

"(...) il est aisé de l'extraire du texte où elle figure pour la transférer, sans retouche, dans un recueil de citations" [17].

Le cas de l'article défini la dans la phrase suivante est pareil, c'est-à-dire qu'il ne fonctionne pas comme un "indice de détermination" mais comme un simple "morphème introducteur du substantif".[17]

Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir.  
barâje / xalqe / modzremijat / va / mokâfât / ehtijâdzi / be /  
vodzude / xodâ / nist [12].  
pour / création de / culpabilité / et / punition / besoin / à /  
existence de Dieu / n'est pas

Quand il s'agit d'employer des définis génériques, la langue persane n'associe aucun morphème au substantif. Ainsi, comme on vient de le dire, l'énoncé ci-dessus est compréhensible, même si on le sépare de ce qui précède.

**V. Homophores:** L'exemple suivant qui nous est proposé par M. Maillard est un cas d'homophore: Au fond de l'homme ça parle.

Dans un énoncé de type psychanalytique tel que celui-ci, le morphème ça peut parfaitement fonctionner en dehors de tout rappel anaphorique et de toute anticipation cataphorique. Pour les initiés, ça renvoie par homophore au ça freudien ou lacanien, autre désignation possible de l'inconscient. En somme ça ne renvoie qu'à lui-même. Il est homophorique. Sans doute la mise en rapport exacte entre signifiant et signifié fait appel à la mémoire et à la culture du destinataire mais ce n'est pas parce que la mémoire est sollicitée



que nous sommes pour autant dans un cas d'anaphore.

A la naissance même de la notion d'anaphore chez Apollonios Dyscole, il y a l'idée de rappel textuel. Nous devons absolument nous y tenir, faute de quoi l'anaphore en vient à signifier tout et n'importe quoi. Etymologiquement, l'anaphore est un mouvement de remontée dans le texte, qui évoque celle d'une rivière, au fil de l'eau.

C'est aussi un processus interactif qui implique une entente entre l'émetteur et le destinataire du message mais une entente qui s'appuie sur des indices textuels. Le simple appel à la mémoire n'est pas suffisant pour qu'il y ait anaphore. A ce compte là, tous les mots de la langue seraient anaphoriques puisque la mise en relation de leur signifiant et de leur signifié implique nécessairement un exercice de la mémoire, un appel au savoir antérieur.

## 6. En Guise de Conclusion

Dans cette étude, nous avons effleuré quelques concepts fondamentaux qui sont directement liés à la notion de deixis. Nous n'avons choisi que quelques morphèmes pour examiner de plus près leur portée référentielle, en mettant en relation les déictiques français et leur correspondants persans, de même classe ou de classe différente. L'analyse d'un plus grand nombre d'exemples nous permettrait de déployer largement l'éventail de toutes les traductions persanes possibles des morphèmes français les plus polyvalents en particulier ça, là et on mais aussi en et y. Ces formes monosyllabiques sont très économiques et d'un maniement grammatical assez facile, d'où leur grand succès.

Ces formes très spécifiques du français donnent souvent lieu à des reformulations qui, à leur tour, nous faciliteront l'accès à des spécificités mal connues de la langue persane. Faute de correspondants exacts, le traducteur persan doit pratiquer une analyse sémantico-référentielle de chacune de ces formes en tenant le plus grand compte non seulement du contexte mais aussi des intentions de l'auteur, auxquelles seule une excellence connaissance de





son uvre permet d'accéder.

## Références

- [1] Dubois, J. et al, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse 1973, p. 137.
- [2] Kesik, M, *La Cataphoré*, Paris, PUF, 1989, p. 33, 34.
- [3] Galisson, R. & D. Coste, *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris, Hachette, 1976, p. 142.
- [4] Ducrot, O. & T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 323.
- [5] Fraser, T. & A. Joly, "Le système de la deixis (1), Esquisse d'une théorie de l'expression en anglais" In *Modèles Linguistiques* 1, 2, 1979, p.97-157, p.97.
- [6] Maillard, M, *Comment Ca fonctionne*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université de Paris X-Nanterre, 1989, p. 98.
- [7] Hagege, C, "Le Système de l'anthropophore et ses aspects morphogénétiques", in M. A. Morel & L. Danon-Boileau (éds), *La Deixis*, Paris, PUF, 1992, p. 115-122.
- [8] Maillard, M, "Essai de typologie des substituts diaphoriques (Supports d'une anaphore et/ou d'une cataphore)" in *Langue Française* 21, p. 57-71, 1974, p. 56, 57.
- [9] Tesnière, L, *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck (1976), 1959. p. 133.
- [10] Kleiber, G, "Anaphore - deixis, où en sommes-nous ?" in *L'Information Grammaticale* 51, 1991, p. 3-22, p. 10.
- [11] Halliday, M. A. K, "Descriptive Linguistics in Literay Studies", in A. McIntosh & M. A. k. Halliday, *Patterns of Language*, London, Longmans, 1962, p. 58.
- [12] Camus, A., *La chute*, Paris, Gallimard, PP. 6, 73, 3, 142, 5, 140.
- [13] Maillard, C. & M, *Le Langage en procès. Structure et symboles dans "La Chute" de Camus*. Grenoble, PUG, 1977, p. 3.
- [14] Fraser, T. & A. Joly, "Le système de la deixis (2), Endophore et cohésion discursive en anglais" in *Modèles Linguistiques* 2, 2, p. 22-51, p. 26.

- [15] Kleiber, G, "L'Anaphore, d'un problème à l'autre", in G. Kleiber (éd.) *Points de vue sur l'Anaphore*, Strasbourg, Publication du Groupe Anaphore & Deixis 4, p. 4-30, 1991, p. 8.
- [16] Lyon, J, *Linguistic Semantics*. Cambridge, CUP. Trad. Fr. 1980 de J. Durand & D. Boulonnais Sémantique linguistique. Paris, Larousse, Coll. "Langue et Langage", 1978, p. 63.
- [17] Tamba, I, "Démonstratifs et personnels en japonais, deixis et double structuration de l'espace discursif" in M. A. Morel & L. Danon-Boileau (éd.), *La Deixis*. Paris, PUF, 1992, p. 187-195, p. 192.



پژوهشگاه علوم انسانی و مطالعات فرهنگی  
پرتال جامع علوم انسانی



پرویشگاه علوم انسانی و مطالعات فرهنگی  
پرتال جامع علوم انسانی